



Question de saison

« Quels enfants laisserons-nous au monde ? »

Comment défendre un théâtre politique loin des querelles partisans ? Tous les spectacles que nous présentons engagent une conversation active avec ce qui nous entoure. Tous questionnent à leur manière le « bien commun » qu'il est urgent de définir ensemble. Les valeurs de coopération et de partage, la résistance contre la marchandisation du vivant stimulent des expériences variées. « Car l'énergie est là ! », si l'on en croit **Philippe Meirieu***, professeur en sciences de l'éducation. Ses travaux nous invitent à repenser notre mission d'adulte, à réfléchir au rôle de l'éducation, non plus en termes de réussite exclusivement individuelle, mais au regard du bien commun démocratique qui, selon lui, reste à inventer. Est-ce que l'on peut s'inquiéter du monde que nous laisserons à nos enfants en oubliant que l'avenir de ce monde dépendra avant tout de ce que les enfants seront capables d'en faire.

Il semble de plus en plus difficile de relier le désir de réussite de son enfant à l'ambition d'un projet collectif de société. Or vous défendez l'idée que l'éducation doit devenir un objet politique...

La société moderne est caractérisée par le fait que nous sortons d'une vision holiste où le bien commun était défini par les clercs. Ce bien commun, qui était d'ordre théocratique, étatique ou religieux, s'imposait au nom d'une verticalité non questionnable. Et nous entrons dans un monde où il nous revient désormais de le définir ensemble. Comme l'a bien montré Marcel Gauchet, avec la disparition des grands systèmes de pensée, et la montée de l'individualisme, chacun se sent légitime pour définir les règles qui doivent guider sa vie. Le risque, c'est la menace d'éclatement du collectif. Mais on peut aussi y voir une chance, car la démocratie reste à inventer. La verticalité peut venir d'en bas, au sens où elle peut naître de l'effort d'une pensée critique commune et structurer de nouveaux échanges citoyens. Les valeurs de coopération et de partage qui pourraient présider à la définition du bien commun n'ont jamais trouvé de place sérieuse dans le débat politique. Par contre, c'est quelque chose de très vivace dans l'histoire de la pédagogie, avec toute une tradition de penseurs et de pédagogues qui ont mis en place des outils pour rendre ces valeurs vivantes. Je suis convaincu que la pédagogie, loin de se réduire à des questions de méthode ou de solutions techniques, peut jouer son rôle dans la reconstruction de nos cités.

L'école, selon vous, se situe à la charnière du culturel et du politique, et c'est la raison pour laquelle, refonder l'école ne saurait se limiter à des réformes pragmatiques ?

Nous avons à relever le défi de la fondation collective de l'Ecole démocratique, ce qui suppose la construction d'un projet suffisamment mobilisateur pour que les personnes puissent y adhérer en acceptant de sacrifier leur intérêt immédiat au bien commun. Or, il s'avère plus difficile que jamais de dire quels savoirs seront indispensables demain dès lors que nous ne sommes plus d'accord entre nous sur la manière de concevoir le futur. Une réflexion approfondie sur les finalités profondes de l'enseignement ne s'impose pas moins ! J'ai participé de loin à la concertation lancée cet été par le ministre de l'Education nationale, mais je crains que les questions de fond ne soient écartées au profit de préoccupations plus techniques. Les débats se concentrent autour de problèmes d'organisation essentiellement pragmatiques. Ce qui est au coeur de l'école, c'est la question du sujet et de la culture. Comment organiser la rencontre d'un sujet mobilisé et d'un savoir vivant ? On pense de plus en plus la formation des élèves en termes d'employabilité, de « compétences » à acquérir. Tout le monde peut constater la frénésie évaluative qui s'est emparée du système scolaire. La logique de privatisation a envahi le service public lui-même. C'est fermer la porte à toute invention pour poursuivre des objectifs conçus en fonction des seuls usages sociaux prévisibles. Alors, « Qu'est-ce qui vaut la peine d'être enseigné ? ». A cette question, le philosophe Olivier Reboul répondait : « Ce qui libère et ce qui unit. » A l'heure où nos certitudes vacillent, on ne peut plus se contenter d'adapter ceux et celles qui arrivent à un univers donné, établi une fois pour toute. Il faut créer les conditions pour rendre nos enfants capables de créer un monde démocratique et solidaire.

Vous défendez l'idée que l'école devrait être un espace de « décélération ». N'est-ce pas complètement utopique à l'ère du zapping généralisé ?

On nous rebat les oreilles avec les droits de l'enfant, mais au sein même de nos sociétés occidentales, ces droits ne sont pas respectés. Les enfants sont systématiquement invités à n'être plus que des consommateurs effrénés. Tout les invite à la dispersion, et ils sont véritablement victimes des marchands et des spécialistes du marketing qui excitent sans cesse leur envie de satisfaire ce qui n'est que du caprice. La logique pulsionnelle qui règne en maître ruine la construction du désir. Les enfants qui sont « surstimulés » sont incapables de gérer avec un minimum de discernement ce qui leur arrive de tous côtés. Et pour se prémunir des effets que nous avons provoqués, nous réagissons par le besoin de répression, ou à l'aide de produits pharmaceutiques. Doit-on s'étonner du fait que nos enfants veulent tout savoir tout de suite, et deviennent incapables de prendre le temps d'apprendre ? Or il est impossible d'apprendre à penser sans apprendre à « différer », à surseoir à ses pulsions et à l'activisme permanent. Il faut mettre en place des rituels qui permettent de créer les conditions nécessaires pour aider l'enfant à soutenir son attention. L'un des rôles essentiels de l'école est de mettre en place ces espaces de temps suffisamment construits et sereins. Elle doit imaginer de nouveaux rituels structurants qui rendent possible cette décélération. L'enjeu est d'importance, et devrait faire l'objet d'une concertation politique sérieuse. Il faut changer radicalement notre manière de penser l'école et sortir du paradigme « libéral-technocrate ».

Contre l'accumulation de savoirs morcelés, vous défendez une vision de la culture qui privilégie la découverte des « oeuvres »... ?

Oui, et le mot « oeuvre » est à prendre au sens large. Il comprend les créations humaines à haut pouvoir symbolique qui nous offrent les moyens de penser le monde. Les oeuvres humaines sont le théâtre de notre conscience. La jouissance que procure

un texte littéraire, une découverte scientifique, une structure architecturale est une jouissance de l'intelligence qui me fait accéder à l'humaine condition. Comprendre une oeuvre m'aide à faire sortir le monde du brouillard, et l'oeuvre m'apprend à relier ce que j'ai de plus intime avec ce qu'il y a de plus universel. Il est plus que jamais essentiel de faire partager à nos enfants cette histoire vivante d'une quête commune de sens. C'est pourquoi il est si important que les savoirs qui leur sont enseignés ne soient pas présentés sous forme de résultats fossilisés. Il faut les situer dans une histoire où l'interrogation de chacun rencontre les préoccupations de tous. L'entrée de tous les enfants dans le symbolique et la culture est un enjeu sociétal essentiel. La culture ne se réduit pas à un supplément d'âme. Elle se tient à la source, et si nous démissionnons dans ce domaine, nous laissons le champ libre à tous les VRP de la société marchande. Il faut faire de l'école un vrai lieu de culture en mobilisant les élèves sur des connaissances qui leur donnent envie de comprendre et de s'engager...

Votre travail de pédagogue se double désormais d'une action militante forte puisque vous êtes vice-président du Conseil régional Rhône-Alpes et président du « parlement » d'Europe Ecologie-Les Verts. Eduquer à l'environnement participe de la vision politique de l'éducation que vous défendez ?

Il y a vingt ans, à l'époque où je militais dans un mouvement d'Education Populaire, j'étais un ardent militant de ce que nous nommions les « classes vertes ». Je suis convaincu, à la suite de pédagogues comme Freinet ou Decroly (mais on pourrait aussi remonter à Rousseau !) de l'importance qu'il y a à favoriser un contact authentique avec la nature. Mais je crois qu'à l'heure du virtuel et des mutations que nous traversons, éduquer à l'environnement, c'est d'abord faire exister le monde. Quiconque a travaillé un peu avec des enfants, sait à quel point l'extériorité du monde n'est pas donnée mais est à construire. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui que les enfants débarquent à l'école si pleins de leur tumulte intérieur qu'ils en deviennent incapables d'entendre qu'il existe une extériorité. Le rôle des adultes est de faire exister le réel pour eux, et la leçon de choses de jadis n'avait pas d'autre fonction. D'où l'importance des expériences au sein de la classe qui font exister le monde dans sa concrétude, un monde perçu dans sa diversité, qui nous résiste et ne nous appartient pas. Il me semble tout aussi essentiel de faire exister les autres dans le monde en construisant la distinction fondatrice entre l'espace privé et l'espace public. Il faut faire entendre que l'espace public n'est pas le lieu où les intérêts privés peuvent s'imposer. Il obéit au principe du « bien public » et de « l'intérêt commun ». Enfin, il faut passer avec les élèves de l'idée d'un « monde objet » à celui d'un « monde projet ». L'univers ne doit pas se réduire à un magasin de marchandises. On peut apprendre à l'appréhender comme un lieu ouvert à notre curiosité, à notre inventivité, un ensemble d'univers en interaction les uns avec les autres où chacun est invité à exercer un rôle. Je pense qu'il faut inscrire les thèmes fondateurs de l'éducation à l'environnement dans une perspective éducative, centrée sur le développement de la personne dans un monde où elle ait sa place.

.....
* Philippe Meirieu : « Lettre aux grandes personnes sur les enfants d'aujourd'hui », ed. Rue du monde ; « Un pédagogue dans la cité », ed. Desclée de Brouwer

Tous responsables du vivant !

Où l'on voit reflleurir le désir de cultiver les beautés qui apaisent, et une compréhension intime de la nature. Avec le paysagiste **Gilles Clément**, cette approche du vivant devient projet politique, une alternative possible pour envisager le futur. A sa manière, l'artiste **Vincent Vergone** fait vivre ce projet, en sensibilisant les très jeunes enfants aux mystères du jardin.

Le jardin, projet de vie

Rencontre avec Gilles Clément, ingénieur horticole, paysagiste, et jardinier.

Vous introduisez votre leçon au Collège de France, intitulée « Jardins, paysage, et génie naturel »* en affirmant que « le jardin ne s'enseigne pas, il est l'enseignant ». Le jardinier ne serait donc pas celui qui sait se rendre « maître et possesseur de la nature » ?

La question de fond que je veux poser à travers le jardin concerne la relation que nous voulons établir avec le « vivant ». Des siècles durant, nous avons évolué dans l'idée d'une supériorité de l'emprise humaine sur la nature, et nous réalisons aujourd'hui que cette domination n'était qu'apparente. Nous sommes dans un espace fini, non extensible et le modèle économique de développement illimité que nous poursuivons se révèle incompatible avec les limites de notre espace vital. Intégrer le souci de l'écologie ne saurait donc se réduire à quelques mesures cautérisantes. Il est urgent de changer radicalement de posture, et de comprendre que l'homme est en position d'équivalence biologique avec les autres êtres de la nature, c'est-à-dire en position d'égalité quant à la dépendance face à l'écosystème planétaire. C'est dans cette perspective que je développe une vision du jardin comme « projet politique ». Le jardin d'aujourd'hui ne saurait s'en tenir à l'enclos traditionnel, il renvoie à la planète, et à la manière dont nous saurons justement nous sentir « responsables du vivant » en substituant à la volonté de domination, d'exploitation, de compétitivité, des valeurs de partage, et de compréhension.

Vous n'êtes pas le seul à alerter sur le fait que « le vivant » est aujourd'hui sérieusement menacé. Mais cette menace reste très abstraite pour une majorité de gens...

La prise de conscience est d'autant plus difficile que nous vivons en Occident dans une société où tout semble disponible à foison. Vous pénétrez par exemple dans un supermarché, et la quantité de marchandises proposées offre l'impression d'une immense variété de produits. En fait, une sélection très forte est imposée par le marché, mais le jeu coloré des emballages masque parfaitement l'uniformité de ce que l'on nous vend. Dans un autre domaine, on vous parle du manque de pétrole, mais les pompes à essence restent pleines... On parle de destruction des espaces naturels mais au sein des villes on peut constater qu'il y a de plus en plus de fleurs, et d'arbres... On comprend que les gens ne comprennent pas exactement en quoi consiste la menace. Les informations se réduisent à des mots d'ordre réducteurs, à une série d'annonces prédisant la catastrophe sans parvenir à faire en sorte que nous nous sentions

directement concernés. Cela traduit bien le fait que sur un plan politique les problèmes ne sont pas réellement pris au sérieux.

La vision du jardin que vous défendez engage un projet de société où l'invention, et le rêve sont omniprésents. Le jardinier a bien des points communs avec l'artiste...

Le jardinier crée effectivement un paysage et il est sans cesse confronté à l'imprévisible, aux inventions de la vie. Au jardin, il n'est plus question de défendre une position sociale, et l'on ne se demande pas comment épater les oiseaux... Il suffit d'être, et cela demande un silence, celui qu'on va puiser au fond de soi-même, en se débarrassant de ses certitudes. Le jardinier est avant tout confronté au mystère, il s'étonne, s'émerveille avant de comprendre. L'esprit nu et le corps exposé, il éduque avant tout son regard. Cette disponibilité, cette attention à la magie du vivant, il la partage certainement avec l'artiste. Cela ne m'empêche pas de travailler aussi avec des scientifiques. Leur approche est précieuse pour comprendre les végétaux et l'économie très complexe des échanges qui caractérisent le monde vivant. Mais à la différence du scientifique dont les recherches sont de plus en plus cloisonnées, le jardinier peut garder une vue d'ensemble. Il est celui qui est capable d'entretenir et de développer la vie dans son jardin et ne s'interpose pas dans le rapport naturel des échanges.

Comprendre et exploiter la diversité de l'écosystème sans le détruire pourrait devenir l'objet d'un enseignement très riche à l'école...

Mettre en place un enseignement sérieux supposerait une prise de conscience à laquelle nous sommes mal préparés. Cela exigerait un changement d'esprit radical. Nous entretenons au quotidien une relation à des objets « finis », sans ressentir le besoin de connaître les processus qui ont conduit à leur réalisation. Or notre approche du jardin suppose au contraire que l'on prenne le temps d'observer, de déterminer et de comprendre le vivant. Dans les petites classes, par exemple, l'exercice simple qui consiste à faire pousser des graines devrait être systématisé. Il s'inscrit dans un temps « juste », c'est-à-dire le temps nécessaire à une semence pour se développer. La graine retient le temps, elle attend le moment venu, parfois des semaines, voire des années avant de germer. Pendant tout ce temps il ne se passe rien, mais ce rien contient la vie. Elle sait choisir le bon moment, « elle sait ce que nous ne savons pas ». Sensibiliser les enfants à ces mystères ne se réduit donc pas à leur apprendre à faire pousser des graines. C'est leur approche même de la vie qui est en question. Autre exemple : la botanique, qui est l'alphabet de la flore, ne s'enseigne plus, hormis dans quelques établissements spécialisés. Or quand on ne sait plus nommer les choses, elles n'existent plus, et on les détruit d'autant plus facilement qu'on éprouve moins de culpabilité.

Savons-nous planter les choux ?

Trois questions à **Vincent Vergone**, sculpteur et metteur en scène

Votre spectacle se présente comme un dispositif original qui rassemble les spectateurs sous un tipi à l'intérieur duquel ils découvrent un vrai jardin. D'où vous est venue cette idée ?

« Le Jardin sous la lune » a été créé dans la continuation d'un projet de recherche plus large intitulé « La Mirabilia » qui visait à aborder la culture comme quelque chose de naturel. La culture est indissociable de notre nature humaine et notre rôle d'artistes est de jardiner cette vie de l'esprit qui anime nos sociétés. Nous avons mené des actions

de sensibilisation pour faire entrer la pratique du jardin dans la culture des crèches. Avec les enfants et les éducatrices, nous nous sommes lancés dans une aventure qui a duré tout une année, mêlant la découverte des graines, de la terre, des vers de terre, à la musique, les livres, la poésie, les marionnettes... Les enfants donnaient à manger aux oiseaux, ceux-ci les attendaient et réciproquement. Dès que l'on travaille sur l'idée du jardin on se rend compte que l'on travaille sur ce qui nous lie au monde, ce qui lie le corps de l'enfant à un monde vivant : nous sommes indissociablement liés au monde par la peau, la bouche, les yeux, la pensée...

Vous avez conçu « Le Jardin sous la lune » comme un dispositif nomade qui mêle l'art et la vie organique. Rien à voir avec un spectacle traditionnel...

« Le Jardin sous la lune » peut être monté dans des lieux très différents : à l'extérieur, dans des parcs et jardins, mais aussi à l'intérieur, dans un théâtre, une crèche. Nous travaillons avec des éléments simples ou vivants comme la mousse, des herbes, de l'eau, du bois ou de la lumière... J'ai créé des jardins suspendus comme autant de sculptures végétales. Lorsque l'on travaille avec des êtres vivants cela pose la question de la responsabilité, on est responsable de la vie dont on prend soin. Ainsi je ne peux pas laisser le matériel du spectacle dans une caisse, il faut s'en occuper toute l'année. Mais c'est la même chose avec les enfants, on est responsable de la confiance qu'ils nous accordent, de même que les enfants se sont sentis responsables des oiseaux qu'ils nourrissaient ou des graines qu'ils faisaient pousser. Cette relation vivante avec un monde vivant c'est quelque chose de très simple, cela passe par un émerveillement face à la vie. Penser c'est l'art d'être sensible : je ne vois pas de différence entre la sensibilité à un brin d'herbe et la sensibilité à un poème ! Devrions-nous cultiver les enfants comme des légumes standardisés qu'il faut faire entrer dans des normes, ou bien ne nous revient-il pas de laisser pousser l'inattendu, ce qu'il y a de libre et d'insaisissable en chaque enfant ? Cette vision de la culture s'oppose à ce mouvement de la pensée occidentale qui prétend « objectiver » le monde, c'est-à-dire ne plus voir que des objets en chaque chose, ne plus voir en chaque être vivant qu'une mécanique, un processus physiologique. Cultiver un jardin ou cultiver la pensée c'est la même chose, c'est s'opposer à la chosification du monde, cultiver des liens avec d'autres êtres vivants, c'est-à-dire du sens.

Votre spectacle est aussi l'occasion de découvrir la poésie de Marcelle Delpastre, et cette poétesse-paysanne mérite vraiment d'être connue...

J'ai découvert sa poésie par hasard peu de temps avant qu'elle ne meure. Marcelle Delpastre était originaire du Limousin et elle a passé toute sa vie dans une ferme de Corrèze en exerçant la profession d'agricultrice et d'écrivaine. Elle est l'auteure d'une oeuvre très importante et très diversifiée. Elle a écrit de nombreux poèmes en français et en occitan, mais aussi des nouvelles et des traités qui répertorient les savoirs paysans sur la flore et la faune. Tout au long de sa carrière, elle a été marginalisée, car elle ne correspondait pas à l'image imposée par la culture dominante. Ses poèmes sont intimement nourris par la singularité du territoire qu'elle aimait, et c'est au coeur de cette singularité qu'elle développe une pensée dont la portée est universelle. Pour moi Marcelle Delpastre c'est la voix d'une paysanne, un chant d'amour, la poésie d'une complicité avec le terre, l'acuité d'un regard paysan, un art de vivre et de penser qui semble appelé à disparaître mais qui ne cesse pourtant de résonner en chacun d'entre nous.

Du 2 au 14 octobre 2012

Le Jardin sous la lune | Poésie | Images | Musique | 2+

Cie Le Praxinoscope

« Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ? » *

Les pièces de **Jon Fosse** destinées au jeune public rompent avec la représentation que se font les adultes du monde de l'enfance. **Christophe Lалуque** a déjà mis en scène le troisième volet de la trilogie « Les Manuscrits des chiens » écrite par Jon Fosse, cette fois il commence par le début et monte le premier volet « Le Manuscrit des chiens I : Quelle galère ! ». Un travail au long cours qui devrait aboutir à la création de la trilogie complète la saison prochaine...

La trilogie de Jon Fosse met en jeu des comportements « très humains » à travers les personnages de trois chiens, et ces chiens se pensent vieux... Quel rapport avec l'enfance ?

Il existe chez les personnages de Jon Fosse un sentiment d'urgence, la peur de ne pas avoir le temps d'agir, et cela rejoint parfaitement ce que peuvent ressentir les enfants qui très tôt se pensent déjà grands et refusent d'être traités comme des bébés. Websterr, le chien du « Manuscrit des chiens I : Quelle galère ! », est un chien d'appartement, dorloté, gâté par sa vieille maîtresse, et il rêve d'aventures. Ce qui est en jeu à partir de là, c'est le dilemme lié à son désir d'émancipation, dilemme que peuvent éprouver tous les enfants. Les personnages de Jon Fosse sont animés d'une incroyable détermination. Leur volonté, plus forte que tout, pourrait, négativement, être assimilée à du caprice. Mais elle incarne aussi, et plus positivement, l'énergie indomptable qui nous force à aller de l'avant. Websterr ne rêve pas simplement d'aventures. Il éprouve la nécessité de partir car ses rêves à lui ne correspondent pas du tout aux projections de sa maîtresse. Alors il va confronter ses rêves à la réalité, découvrir que la faim, le froid, la peur font partie du voyage, et que son désir d'émancipation se double aussi d'un sérieux besoin de sécurité. Et il se pense vieux car il n'a pas le sentiment, contrairement à ce que croient les parents, qu'il a toute la vie devant lui... Je retrouve une thématique que j'ai traitée d'une autre manière dans le spectacle de « L'enfant prodigue ». Mais j'aime particulièrement l'écriture de Jon Fosse parce qu'elle agit par détournement. Les acteurs, pas plus que les spectateurs, ne s'identifient à des personnages. Avec lui on n'est pas dans un conte, ni vraiment sur une scène de théâtre, on est embarqué ailleurs...

Cet « ailleurs », vous travaillez aussi à le matérialiser pendant le temps de la représentation...

C'est vrai que cette rencontre avec l'oeuvre de Jon Fosse a largement bousculé mon travail de metteur en scène. J'ai monté « Le Manuscrit des chiens III : Quelle misère ! » en 2008, et son écriture extrêmement minimaliste m'a donné envie d'aller plus loin. Je ne savais pas vraiment ce que je cherchais, et je comprends aujourd'hui que l'adaptation que je propose de ces textes me permet de tendre vers des formes de moins en moins théâtrales, au sens classique du terme. Tous les effets spectaculaires s'effacent derrière le texte. Cela commande déjà le travail avec les comédiens. Je ne veux pas qu'ils interprètent des personnages. Leur travail est d'incarner des sentiments, des émotions et de faire vivre littéralement la poésie des situations. Je demande aux comédiens un énorme effort sur la manière de dire le texte. J'aimerais qu'ils fassent entendre les

phrases avec la même exigence que celle réclamée par les alexandrins. Et en même temps, les situations doivent rester concrètes, et le jeu des acteurs absolument naturel, comme dans un film de John Cassavetes. Il y a toute une volonté de mise à distance qui ne doit pas pour autant nous séparer de la vie qui émane du texte, au contraire.

Vous posez en principe la volonté de supprimer tous les effets de mise en scène qui sont censés ordinairement « captiver » l'auditoire. Est-ce que vous ne risquez pas de perdre le spectateur en route ?

J'essaie d'instituer une relation avec le spectateur qui l'oblige à mobiliser toute son attention, à être aussi disponible et actif que le serait le lecteur d'un livre. Je sais que cela va à l'encontre de ce qui est de plus en plus proposé quand on abreuve le public d'effets spectaculaires et que tout ce qui se passe en lui se produit malgré lui. L'écriture de Jon Fosse invite à gommer tous les artifices scénographiques. Si les acteurs s'effacent derrière le texte, je cherche aussi d'une certaine façon à effacer la scène. Le travail sur les lumières, la vidéo, la musique, tout concourt à envelopper l'espace de manière à alimenter l'imaginaire des spectateurs sans imposer d'autres émotions que celles nées du texte. Il n'y a rien d'illustratif qui permette de repérer où l'action se passe, et chacun est vraiment libre de recréer ses propres images. C'est aussi une manière d'être ensemble, le temps de la représentation, qui engage la responsabilité du spectateur. C'est une notion importante pour moi.

* Alfred de Musset, « Rolla », 1833.

Du 6 au 18 novembre 2012

Le Manuscrit des chiens 1 : Quelle galère ! | Théâtre | 8+

Amin Compagnie Théâtrale

► **Arpenteurs de rêves** | Du 17 au 28 octobre 2012

Rendez-vous avec la compagnie

« la main d'oeuvres » | 5+

un point 1 | environ 0, 618 | zeden2+

Trois spectacles bousculent nos perceptions courantes et muent la scène en une suite d'espaces artistiquement dérangés.

Retour vers le futur...

Comment rendre l'esprit débridé des constructivistes russes et des mouvements d'avant-garde qui ont accompagné les débuts de la révolution bolchévique, en évitant les écueils du spectacle didactique ? Rencontre avec **Serge Desautel**, musicien et concepteur du spectacle.

Vous avez imaginé ce spectacle comme un hommage joyeux qui met en scène la fureur d'invention d'artistes pour beaucoup oubliés...

Le travail que nous avons mené sur le dadaïsme dans notre dernier spectacle m'a conduit à m'intéresser aux futuristes et aux constructivistes russes. On constate un extraordinaire foisonnement des mouvements d'avant-garde, et la folie créatrice des artistes de l'époque a été largement soutenue et encouragée par le gouvernement au début de la révolution bolchévique.

En 1922, par exemple, le compositeur Arseny Avraamov a pu réaliser sa « symphonie des sirènes », un concert « bruitiste » grandeur nature, en mobilisant toute la ville de

Bakou : sirènes des usines, des navires de la flotte de la Caspienne, des locomotives à vapeurs, des batteries d'artilleries, des klaxons de camions, des sifflets... Des musiciens comme Avraamov et Dziga Vertov (également cinéaste) ont fait leurs premières expériences de musique concrète qui seront reprises par John Cage trente ans après... On retrouve la même dynamique en peinture avec Malevitch ou Kandinsky, en poésie avec Maïakovski... Tous croyaient fermement aux vertus civilisatrices du progrès et partageaient avec le nouveau pouvoir le même rêve de l' « Homme nouveau ». Mais à partir de 1930, quand le parti décrète le « réalisme soviétique », c'est le temps des douloureuses désillusions. Cette relation entre l'utopie artistique et l'utopie politique est très passionnante. Nous avons donc voulu rendre hommage à cette époque incandescente. Mais il n'était pas question de créer un spectacle didactique. D'où l'idée de mettre en scène les frères Choum, trois artistes inventeurs purement imaginaires qui bricolent des machines improbables, isolés dans leur atelier. C'est cette absolue liberté d'invention que nous voulons rendre, avec toute la charge d'enthousiasme qui l'anime.

Ce spectacle dédié au « bruitisme » met en scène des « machines sonores » inédites...

Les frères Choum se lancent effectivement dans une suite d'inventions loufoques qui se matérialisent en machines à produire des sons inattendus. Leur imagination va crescendo : on voit d'abord apparaître une machine mécanique, actionnée par une manivelle, puis ils font appel à l'électricité, et bricolent des machines de plus en plus ambitieuses. Les sonorités de ces instruments ont quelque chose d'un peu dérisoire, ça grince, ça couine, ça frotte... et surtout ça inspire notre percussionniste Denis Martins qui, dans le rôle d'Igor, ajoute sa rythmique à ce concert de bruits. Parmi ces machines, on trouve le Thereminvox qui apporte sa touche électronique. Cet instrument a été inventé en 1919 par le Russe Lev Sergueïevitch Termen, et il produit de la musique à l'aide de deux antennes sans être touché par l'instrumentiste. Il suffit de varier sa distance par rapport à l'antenne. Mais la partition du spectacle ne se réduit pas aux bruits des machines. Nous avons composé des accompagnements pour cuivres qui rendent à leur manière « l'âme slave » des personnages, à la fois joyeuse et désespérée.

Le plaisir naît aussi des surprises visuelles...

Le fait de m'intéresser au dadaïsme, puis aux avant-gardes russes m'a donné envie de donner plus de place aux arts plastiques et de concevoir des scénographies plus élaborées ce qui n'existait pas du tout dans nos précédents spectacles. La création de « Oh ! » nous a permis de travailler avec Olivier Defrocourt à qui nous avons commandé pour « Les frères Choum » la conception des machines sonores qui sont des objets plastiques en soi. La scénographie s'inspire de l'esprit exubérant des constructivistes, et le robot-trompettiste qui figure la dernière invention peut évoquer aussi la peinture cubiste. Il incarne le prolétaire soviétique idéal, et doit repousser les limites de l'art musical. Mais il faudra compter avec l'imprévu... L'idée de bricolage est omniprésente, bricolage de sons, de gestes, d'images... Nos frères Choum sont très proches des Marx Brothers, ils sont si affairés qu'ils n'ont pas le temps de penser à la gloire. Ce qui me touche le plus, c'est la ferveur qui les anime, et c'est ce que nous essayons de partager avec le public.

Du 20 au 29 novembre 2012

Les frères Choum | Musique | 6+ |

Le petit Choum | Musique | 3+ |

Odyssée ensemble & cie

A découvrir aussi | Du 12 au 23 décembre 2012

Neige Noire | Théâtre | 9+ |

Cie Maroulotte

Un petit opéra *jazzy* évoque la destinée fantastique de la célèbre chanteuse Billie Holiday.

Ah ça ira, ça ira, ça ira...

Face au déficit d'autorité constaté à toutes les échelles de nos sociétés dites démocratiques, certains s'époumonent en prônant une justice plus sévère, le retour de la morale à l'école... A quels saints se vouer ? Dans cette vacuité laissée par la perte de la transcendance, le rôle des artistes n'est-il pas de recréer des rituels et de nous montrer le chemin d'une sacralité profane, où l'homme retrouve sa place dans la chaîne des organismes vivants... |

Nelly Le Grévellec

► **Débat | « Jardiner l'enfant, cultiver la terre »**

Débat, projection et intervention de Vincent Vergone, metteur en scène, sur une expérience visant à faire entrer la culture du jardin dans une crèche en lien avec le spectacle « Le Jardin sous la lune ».

Dimanche 14 octobre 2012 à 12h, autour d'un brunch

A vos agendas... Pour en savoir plus www.theatredunois.org

2-14 octobre 2012

Le Jardin sous la lune 2+ | *Musique | Théâtre* 

Cie **Le Praxinoscope** | Poèmes **Marcelle Delpastre**

17-28 octobre 2012

un point 1 | environ 0,618 | zeden2+ 5+ | *Théâtre* 

Cie « la main d'oeuvres »

6-18 novembre 2012

Le Manuscrit des chiens 1 : Quelle galère ! 8+ | *Théâtre* 

Amin Compagnie Théâtrale | Texte **Jon Fosse**

20-29 novembre 2012

Les frères Choum 6+ | **Le petit Choum** 3+ | *Musique* 

Odyssée ensemble & cie

3-9 décembre 2012

Ensemble Aleph | *Musique* |

12-23 décembre 2012

Neige Noire | *Théâtre | Musique* | 9+ 

Cie **Maroulotte**

Le pouvoir aux enfants...

8-11 janvier 2013

La République des Enfants | *Théâtre* | 8+ 

Teatro delle Briciole

12-20 janvier 2013

L'ogre déchu ou le savoir des plus petits | *Théâtre* | 4+ 

Teatro delle Briciole

23 janvier-3 février 2013

La mélodie des choses | *Musique | Danse* | 5+ 

Cie **Picomètre**

4-10 février 2013

Ensemble Aleph | *Musique* |

AlmaViva Ensemble

13-24 février 2013

Le Petit Bonhomme de Buenos Aires | *Musique* | *Théâtre* | 8+ 

D'après « Le petit bonhomme de carreau de céramique » de Manuel Mujica Láinez

20 février 2013

Le fleuve sans rives | *Musique* |

18 février 2013

Joëlle Léandre Trio | *Musique* |

Label nato

26 février-8 mars 2013

Le dernier Dodo | *Théâtre* | 5+ 

Amin Compagnie Théâtrale

D'après « Le dindon et le dodo » de Gilles Clément

20-31 mars 2013

Le Pays des aveugles | *Théâtre* | *Musique* | 9+ 

Théâtre Nouvelle Génération - CDN de Lyon | D'après H.G. Wells

3-14 avril 2013

Comment ça va sur la terre ? | *Musique* | 6+ 

Cie Le Pavé Volubile | Poèmes Robert Desnos, Raymond Queneau, Jean Tardieu et Michèle Buirette

16-21 avril 2013

A temps | *Danse* | 5+ 

Cie Carré Blanc

23-28 avril 2013

Sarath et Marina | *Danse* | *Musique* | 10+ 

Cie Les Orpailleurs | Librement inspiré de « Roméo et Juliette » de W. Shakespeare

Dyptique

15-19 mai 2013

Allumage | *Théâtre* | 14+

Cie Immatérielle Production | Librement inspiré de « Eloge du carburateur » de Matthew B. Crawford

22-26 mai 2013

Campagne | *Théâtre* | 14+

Cie Immatérielle Production | Librement inspiré du « Discours à la jeunesse » de Jean Jaurès

3-9 juin 2013

Ensemble Aleph | *Musique* |

11-23 juin 2013

Iceberg | *Théâtre* | 3+ 

Cie AMK

Les Tarifs

Tout public

16 € plein tarif

11 € habitants du 13^e, séniors, étudiants, intermittents, chômeurs

10 € - de 26 ans et adultes accompagnant des enfants

(2 adultes maximum pour 1 enfant)

6.50 € enfant de - de 15 ans et adultes les accompagnant habitant le 13^e

Carte Famille (valable une saison)

36 € 6 places

Pour plus de détails, consulter notre site, rubrique **Accès et tarif**

Règlement

Chèques et espèces ; Tick'art
et Chèque Culture acceptés.

Par ici les sorties!

Théâtre Dunois

Accueil du public

7 rue Louise Weiss, 75013 Paris

Information et réservation:

01 45 84 72 00

reservation@theatredunois.org

Administration

108, rue du Chevaleret 75013 Paris

Accès

M°6 Chevaleret

M°14 | **RER C**

Bibliothèque François Mitterrand

Bus 27 Clisson

La Maison Ouverte

Association loi 1901

Siret 32450071900020

APE 9004Z

Licence ent. 1.1031580 | 2.1028925 |
3.1028926

La Gazelle, le journal du Théâtre

Dunois | Direction de la publication

Nelly Le Grévellec |

Conception, rédaction **Céline Viel** |

Conception graphique **GuerillaGrafik** |

Impression **Les impressions Typofset** |

